

bâtisse de la société St. Jean-Baptiste, sous la férule de *pions* et *piennes* laïques ou ecclésiastiques, pour ressortir après quelques heures, un peu débandée, un peu housculée, munie des *rossignols* de la générosité publique, livrés à prix d'or, par les plus jolies mains de l'aristocratie catholique de Montréal.

Il paraît qu'il en est ainsi passé SEPT MILLE dans la glorieuse institution dont nous parlons.

Vous croyez peut-être qu'il s'agissait de charité, qu'on avait pensé à créer un fonds de secours pour les malheureux que l'hiver va saisir et étreindre de ses griffes glacées ; vous pensez peut-être qu'il s'agissait, comme à Paris aux jours de gala, de relever les maisons des inondés de Murcie, des victimes du tremblement de terre d'Ischia ou de telle ou telle calamité internationale ; vous vous figurez peut-être qu'il s'agissait de trouver quinze ou vingt mille dollars pour fonder ici un hôpital ou un laboratoire bactériologique à fin de produire le grand remède qui doit arracher à l'atroce diphtérie, à cette peste horrible, la vie de notre jeunesse, qui doit rendre aux mères le sommeil et aux pères le calme bienfaisant ; vous pouvez tout croire, vous pouvez tout imaginer, vous n'auriez jamais pu trouver la raison de ce déplacement, le motif de ce pèlerinage scolaire.

Non, il s'agissait tout simplement de reconstruire le flamboyant palais de Villa-Maria, le somptueux couvent des Sœurs de la Congrégation, dans lequel l'aristocratie de notre continent vient faire son éducation. Il s'agissait de rebâtir cette immense salle où sur vingt-cinq pianos alignés, tapotent régulièrement et à gros prix vingt-cinq jeunes représentantes de la fine fleur de nos classes riches, qui paient un haut prix l'honneur de se dire élèves de Villa-Maria.

Et c'est pour cela que l'on a mis à contribution la modeste bourse des enfants du peuple qui se saignent pour faire les frais de leur éducation plébéienne.

Ne trouvez-vous pas cela monstrueux ?

Je vous plains si cela ne vous remue pas. Quant à moi, j'ai depuis huit jours rencontré une foule de gens qui ne déragent pas.

Naturellement, il y a maintes autres considérations qui nous mettent en furie contre le trafic de ces Bazars et l'odieuse de ces exactions.

Quoi ? Voilà un ordre puisamment riche. Avec le Séminaire, les Sœurs de la Congrégation sont la plus riche institution de Montréal, ses propriétés sont innombrables, ses revenus sont colossaux, il ne se perçoit pas un bout de rue, une allée, un boulevard quelconque sans que ces bonnes sœurs ne soient indemnitaires pour le plus gros montant ; elles tirent à boulets rouges sur le trésor municipal, et leurs exigences sont même cause qu'un travail aussi important que le prolongement de la rue St-Laurent jusqu'au fleuve est retardé depuis des années.

Un accident est survenu à l'un des édifices de l'ordre ; pas à un édifice charitable : à un édifice de rapport, de gros rapport, à un couvent où l'on ne donnait pas l'éducation gratuitement, loin de là, mais au contraire où l'on spéculait sur l'amour-propre et la vanité des parents pour grossir les notes et gonfler les bénéfices.

Le feu a détruit cette maison de produit, et voilà qu'on nous demande à nous, citoyens qui en avons fourni toutes les pierres, de la reconstruire à nos frais pour avoir l'avantage d'y venir encore dépenser nos revenus pour le plus grand bien de la Congrégation.

N'est-ce pas énorme ?

S'il s'était agi d'un hôpital, d'un asile, d'une école gratuite, nous eussions compris ; mais, pour reconstruire Villa-Maria, de quel droit s'adresse-t-on au public ? Nous a-t-on demandé de rebâtir la raffinerie de Montréal ?

Ce serait tout aussi logique.

Aussi avons-nous trouvé odieuse cette spéculation sur la badauderie publique et cette exploitation de la faiblesse de la chair, qui consiste à employer la fleur de notre jeunesse féminine pour vider les porte-monnaies de la fine fleur de nos jeunes Lovelace.

On dit que le Bazar rapporte 2,000 dollars par soir et que les Sœurs espèrent nous arracher \$20,000 pour le tout.

N'est-ce pas un scandale ?